MITTERRAND PREND LES FRANCAIS POUR DES....

Non ! Ne répondons pas trop vite, car il y a plusieurs solutions possibles. Voici les plus vraisemblables.

MITTERRAND PREND LES FRANCAIS POUR DES AMNÉSIQUES

Mitterrand a l'air de penser que les Français ont la mémoire courte, en particulier à propos de sa propre carrière. Pour les grands prêtres de la « tontonlâtrie », il a marché toujours tout droit, toujours plus loin, toujours plus haut. D'abord la Résistance (à la tête d'un réseau, d'ailleurs, qui paraît avoir pris une consistance de plus en plus solide surtout à partir de 1981), puis le congrès d'Epinay, où il réalise l'unité des socialistes, puis le 10 mai 1981, où il réalise l'unité de la gauche, puis le septennat, où il réalise l'unité des Français.

Malheureusement, Mitterrand a souvent la mémoire qui flanche. Par exemple, il ne se souvient plus très bien que son passage dans la Résistance a été précédé d'une appartenance à l'ordre de la Francisque du maréchal Pétain et a débouché sur un parcours politique en zigzags. Sous la IVème République, il est onze fois ministre et il goûte ainsi au pouvoir, qui deviendra sa drogue.

Il oublie encore bien des événements. 1958 : le coup d'arrêt à sa carrière. De Gaulle, qui méprise Mitterrand, lui ferme la Vème République. Mitterrand croit refaire surface avec « l'attentat » burlesque des jardins de l'Observatoire et en tapant à coups redoublés sur le régime, ses institutions, la force de frappe, l'énergie nucléaire, etc. Mai 1968. Il veut sa revanche. Profitant du désordre et de la « chienlit », il se dit « prêt à assumer la relève du pouvoir », alors que le Président de la République et le Premier Ministre sont toujours en place. Mais il a mal calculé son coup et il rentre dans sa coquille.

1971. Il s'empare du P.S., puis s'allie avec les communistes, condition nécessaire pour prendre le pouvoir. 1981. Il promet tout à tout le monde, depuis la diminution du chômage (qui ne devait jamais atteindre deux millions) et la semaine de 35 heures, jusqu'à la réduction du service militaire à six mois et à la suppression de la vignette moto. Après sa victoire, il met en place tout ce qui peut renforcer l'Etat socialiste (nationalisations, nominations d'amis politiques).

1982-1983. La France est au bord de la banqueroute financière et le pouvoir socialiste risque d'être balayé. 1984. Après trois ans de tentatives acharnées pour étouffer l'enseignement libre, Mitterrand se heurte à la manifestation populaire la plus gigantesque peut-être de l'histoire de France. Dans les deux cas, il est contraint de battre en retraite en catastrophe.

Après ce parcours de stock-car et ces numéros de cascadeur dont la France fait chaque fois les frais, Mitterrand doit souhaiter que les Français aient, eux aussi, la mémoire qui flanche.

MITTERRAND PREND LES FRANCAIS POUR DES DEMEURÉS

Les Français sont-ils assez évolués pour faire la différence entre le oui et le non, le jour et la nuit, le sucre et le sel ? Mitterrand doit croire que non, puisqu'il espère qu'ils fermeront les yeux sur ses perpétuelles contradictions.

Contradictions à distance, comme dans son attitude envers de Gaulle : après l'avoir traîné dans la boue, il fait des efforts désespérés pour endosser son personnage, revêtir son uniforme, sans s'apercevoir d'ailleurs que le képi lui tombe sur les yeux.

Contradictions dans le même temps, comme au cours de cette campagne électorale : tonton flingueur, il fulmine contre les bandes, les clans et les factions ; tonton gâteau, et presque gâteux, il déclare son amour aux Français et leur donne sa bénédiction pascale, avec un ton de prédicateur attendri, semblant imiter son imitateur Thierry Le Luron (« Mes bien chers frères, mes bien chères sœurs,... »).

MITTERRAND PREND LES FRANCAIS POUR DES VEAUX

Les Français sont-ils des citoyens conscients et responsables ? Mitterrand ne le croit pas, sinon il n'aurait pas osé leur présenter un « projet » comme celui qu'il distille dans ses textes ou ses propos. Il ne parle d'argent que quand il promet d'en distribuer : à l'Education nationale, à la recherche, aux nouveaux pauvres, aux retraités, etc. Il jure de maintenir telle quelle la Sécurité sociale, équilibrée on ne sait comment. Face à ces énormes dépenses à la charge de l'Etat, une seule recette : faire payer les riches en rétablissant l'impôt sur les grandes fortunes, qui d'ailleurs rapporterait peu et coûterait beaucoup en faisant fuir les capitaux et en frappant le marché de l'immobilier.

En dehors de cette démagogie bien socialiste, tout le reste est enrobé dans la guimauve : « Un nouvel équilibre est possible » ... « Une majorité davantage tournée vers la justice sociale corrigera ce qui doit l'être » ... « Ce type de conflit (lié à l'immigration) se réglera si la sagesse est là plutôt que la violence ».

Et au-dessus de tout cela, un président plastique qui prendra les choses comme elles viennent : un mandat de cinq ou sept ans, une majorité de gauche, de droite ou d'ailleurs... C'est l'art de gouverner par la pochette-surprise.

MITTERRAND SE FAIT PASSER POUR...

... pour un exemplaire unique d'une nouvelle race de chefs d'Etat qui réunit en lui des qualités dont seul Jack Lang pourrait dresser la liste presque complète : père de la patrie, garant des libertés, rempart contre les bandes, sage comme un patriarche, vert comme un berger d'Arcadie, doux aux humbles, ferme avec les puissants, penseur profond, écrivain de génie, grand sorcier qui domine toutes les situations. Seules son excessive modestie et la discrétion de ses admirateurs nous rappellent qu'il n'est qu'un homme, mais un homme aussi digne d'adoration que Staline, Kim Il Sung ou Ceaucescu.

MITTERRAND, C'EST EN FAIT...

Un politicien rétro et déclinant

Mitterrand a toujours eu un don particulier pour découvrir avec émerveillement les idées et les solutions périmées. Il découvre le marxisme quand plus personne n'y croit vraiment, il nationalise alors que même les pays communistes essaient de redécouvrir les vertus du marché, il abaisse l'âge de la retraite quand le seuil de la vieillesse recule, il rallume la guerre scolaire quand la diversité de l'enseignement était passée dans les mœurs. Amateur d'images d'Epinal, il écrit sans rire, encore en 1979, que « la crise économique relève de la stratégie du capitalisme pour faire supporter aux travailleurs le poids de la mutation technologique ». Bien entendu, les choses ne s'améliorent pas avec le temps qui passe. Aujourd'hui, Mitterrand n'est même plus en mesure de remplacer ses vieilles idées par d'autres vieilles idées. Il garde les mêmes, comme la société d'économie mixte.

Quand il rédige sa « lettre aux Français », il redevient, après quelque soixante années, l'écolier appliqué qu'il a été. Il a mis son costume du dimanche pour écrire, à l'encre violette, une rédaction digne du certificat d'études d'autrefois, avec ses lieux communs, ses élégances pataudes pour « faire profond » (« les mots vont plus loin que les mots ») ou pour « faire vrai » (« Mais tandis que j'écris ces lignes, on pose sur ma table un message de M. Tjibaou »). Seule évolution sensible, par rapport aux textes antérieurs : quelques impropriétés de termes et quelques constructions embrouillées.

Un naturel insolent et hargneux

Mitterrand se croit tout permis envers tout le monde, même l'insulte, que ce soit contre de Gaulle («duce, führer, caudillo, conducator, podestat, roi sans couronne, sans chêne et sans ancêtres »), contre le Conseil constitutionnel (« le plus domestique des corps domestiques du Général... qu'une poignée d'avoine fait rentrer à l'écurie»), contre Giscard d'Estaing (« avec lui, la nation française est un gibier offert à la chasse des multinationales »). Le même homme, en mai 1968, se proposait « la destruction des structures de cette société qu'il faut faire voler en éclats ». C'est bien lui aussi qui, en 1981, célébrait les « fractures » de l'histoire de France et qui, aujourd'hui, dénonce les bandes et les factions. Si cet homme perdait à ce point son sang-froid au moment de presser le bouton de la foudre nucléaire, le résultat pourrait être explosif.

MITTERRAND C'EST SURTOUT...

La passion du pouvoir

Qui est donc Mitterrand ? Un homme d'idées ? Non : il n'en a aucune sur laquelle il ait mis sa marque, et il en change au besoin. Un homme d'Etat ? Non plus. Il est incapable de concevoir un grand dessein pour la France. Il a été, pendant plus de vingt ans, un adversaire acharné de la défense indépendante de notre pays, l'un des derniers à s'y rallier.

En fait, sa passion, sa drogue, c'est le pouvoir, le vrai, celui qui permet de jouer sur les hommes et les événements. C'est ce qui explique toute sa vie publique (y compris l'alliance avec les communistes), sa rage contre ses adversaires, son acharnement à conquérir le poste suprême, son obstination à s'y maintenir.

Le pacte avec le socialisme

Le parti socialiste est pour lui un instrument. Il a contribué à le forger, il en a fait sa chose. Le parti sans Mitterrand n'aurait jamais accédé au pouvoir. Mitterrand sans le parti non plus.

Leurs destins peuvent-ils maintenant se séparer ? Le funambule va-t-il faire une dernière pirouette ? Non, c'est impossible. Ce qui intéresse Mitterrand, c'est de détenir les moyens du pouvoir. Seule la mécanique socialiste peut lui donner ces moyens, et il n'en a pas de rechange. Le pacte entre Mitterrand et son parti est scellé indissolublement.

MITTERRAND EST UN HOMME HABILE. SON HABILETE LUI A VALU UNE BELLE CARRIERE, MAIS ELLE A COUTE CHER A LA FRANCE. POUR VOTER MITTERRAND SANS ETRE SOCIALISTE, IL FAUDRAIT AVOIR UNE VOCATION DE GENTIL MEMBRE DU CLUB DES COCUS.

